

L'honorable M. SCHAFFNER: C'est encore un léopard.

L'honorable M. WILLOUGHBY: C'est toujours le même animal.

Le très honorable M. GRAHAM: Mais sa peau est intacte.

L'honorable M. WILLOUGHBY: Je ne vous rien dire de blessant sur son compte. Nous sommes en bons termes, et je souhaite bonne chance au Gouvernement et au nouveau ministre.

Le discours du trône se complait à parler de la prospérité du pays. Il est vrai que, durant deux ou trois ans, il a semblé régner une certaine prospérité anormale dont je ne rechercherai pas les causes. L'une des plus frappantes a été, à n'en pas douter, l'énorme dépense causée par l'exploitation de nos ressources minières. Je ferais peut-être mieux de dire par la recherche des minéraux dans toute l'étendue du Canada. Certaines autres entreprises se sont notablement développées, principalement l'industrie de la pâte de bois. L'expansion a été telle qu'il a fallu unir et fusionner quelques compagnies qui avaient probablement trop embrassé, et diminuer leur rendement. A tout prendre, il y a eu de grands progrès industriels depuis trois à quatre ans. Le métier du bâtiment occupe le premier plan. Il a manifesté une grande activité par tout le pays. Malheureusement, je le regrette, la construction est complètement arrêtée dans le Canada occidental. Il y a trente ans que j'habite l'Ouest, et je n'ai jamais connu de temps aussi durs. La cité de Winnipeg a souffert d'une stagnation des affaires. Le problème agricole y a contribué, s'il n'en a pas été la cause principale. Dans la Saskatchewan, nous avons eu la plus maigre récolte des trente dernières années, et cela sur une très grande étendue de territoire. La situation générale de la province n'a pu que s'en ressentir. Le bâtiment ne va plus dans quelques-uns des nouveaux établissements; il y a beaucoup de chômage dans les cités et les villes des prairies et dans quelques villages; des bureaux de charité sont établis, et je crains que cet état de choses ne soit pas fini.

Par bonheur, certaines régions du Manitoba et de la Saskatchewan ont obtenu des récoltes moyennes; cependant, je pourrais vous conduire vers un territoire qui commence à 30 milles au nord de Moose Jaw et s'étend jusqu'à la frontière des Etats-Unis, où sur une centaine de milles de l'est à l'ouest la récolte a manqué presque entièrement. Cette situation doit avoir une répercussion sur le commerce du pays. Elle a été désastreuse pour les cultivateurs et elle a influé sur les recettes

des voies ferrées, sur les compensations des banques, ainsi que sur plusieurs autres genres d'affaires. Bien que les compagnies de chemin de fer déclarent parfois qu'elles n'ont que faire des cultivateurs et des recettes que leur procurent le transport des céréales—nous reconnaissons que les tarifs sont très avantageux—il n'en est pas moins vrai que tout leur matériel est destiné à effectuer ce transport. A l'heure actuelle, ce matériel est immobilisé et un grand nombre d'employés sont mis à pieds, surtout par le Pacifique-Canadien, et personne ne saurait lui en faire reproche, vu qu'il n'y a rien à faire. Cela produit une situation bien lamentable.

D'aucuns disent qu'il faut surtout s'en prendre au Syndicat. Je n'en fais pas partie et je ne plaide pas sa cause; pourtant, à mon avis, il contribue beaucoup à développer la coordination et la coopération parmi les cultivateurs de l'Ouest. Le Syndicat ne s'est peut-être pas révélé aussi puissant qu'il l'espérait sur le marché mondial. La mise en vente bien ordonnée est un bon cri de ralliement; cependant, il se peut que les membres du Syndicat aient été imprudents. Je ne les critique point. Pourtant, trop désireux d'obtenir un prix plus élevé que celui que justifiait l'état du marché mondial, ils ont peut-être trop attendu. Et, à n'en pas douter, ils ont été combattus par ceux qui voulaient la ruine de leur entreprise. J'ai remarqué que le Syndicat a créé un sentiment de contentement qui n'existait pas auparavant dans plusieurs endroits de l'Ouest. Habitant cette partie-là du pays, je serais fort chagrin de penser que les cultivateurs se forgent l'idée que les fabricants, les industriels, les financiers—tout le monde—leur sont hostiles. A mon avis, le succès ou la déchéance sera général. La réussite de l'industrie agricole est intimement liée à la prospérité de la vie industrielle du Canada. Les entreprises des cultivateurs sont devenues trop considérables, il y a trop d'argent en jeu, les produits à expédier sont trop nombreux, pour qu'une compagnie, une banque ou une institution financière du pays ne considèrent pas la classe agricole comme un facteur important de la richesse nationale. Le nom de M. Crerar est lié à une entreprise rivale. Je n'y trouve pas à redire. Celle-ci s'acquitte admirablement de sa tâche. Ce n'est qu'une compagnie de cultivateurs et de propriétaires fonciers de l'Ouest qui se sont organisés afin de pouvoir vendre leurs céréales partout où bon leur semblerait. Comme je possède une petite lisière de terre, je suis membre de la compagnie de M. Crerar. Vous n'ignorez pas que le marché passé avec le Syndicat oblige pendant cinq ans un cultivateur à lui vendre tout son grain, sans en rien détour-